

Réalité

Alice

www.alicem.net

Brouillon écrit le soir,
du 6 au 9 décembre 2017 ;
mise au propre pendant les congés de Noël

J'ai commencé ce texte assez compulsivement, à partir d'une vague idée qui me trottait dans la tête depuis quelques temps. Je rentrais d'une IRM au cours de laquelle je m'étais bouffé des publicités, et j'avais terminé Brave New World dans la salle d'attente et sur le trajet du retour. Cela a donné une satire, assurément, mais je ne saurais pas trop dire de quoi, car presque tout me mettait hors de moi à cette époque (ce qui est encore assez vrai en ce moment). En arrivant, je me suis mis sur mon lit avec de quoi écrire, j'ai balancé du Merzbow (sa partie de la collaboration Gensho), et les mots sont sortis. J'ai répété un processus similaire les trois soirs suivants et obtenu un brouillon manuscrit assez complet.

Certains points tombent assurément dans l'exagération, mais c'est difficile à éviter lorsqu'on est énervé, et j'estime tout de même que cela aurait pu être bien pire. Tout de même, au fond, il y a quelque chose d'assez malsain dans ce texte, étant donné qu'il est né d'un débordement de ma colère, de ma consternation, et d'un certain sentiment d'isolement, le tout avec peu d'espoir de voir de véritables changements positifs un jour.

Vers la moitié du texte, l'ensemble a commencé à me rappeler l'épisode de South Park qui parle du syndrome d'Asperger, mais ça n'était pas volontaire.

J'ai placé le récit un peu dans le futur afin de me donner une certaine liberté, mais je n'ai pas voulu trop en profiter, car les histoires résolument futuristes tombent rapidement dans des pièges étant donné qu'on ne peut pas tout prévoir. Ainsi, dans Brave New World, les gens utilisent encore des cartes perforées pour stocker de l'information alors qu'à côté de ça ils font des choses complètement folles en génétique, etc. Même le langage devient problématique, puisque certaines expressions perdurent voire resurgissent de nulle part tandis que d'autres disparaissent. Bon, je dois tout de même dire que vu le ton global du récit, je ne vise pas non plus une grande crédibilité, mais je voulais que ça soit un peu soigné tout de même.

*

* *

LES BULLDOZERS avançaient lentement, côte à côte, faisant front à la place Marie-Curie. Si leur vitesse était si réduite, ça n'était pas à cause d'obstacles : c'était une de ces places réputées pour leur vide et la profondeur de la vue qu'elles offrent, vestiges d'une époque où des plaines désertes occupaient l'espace aujourd'hui mobilisé par les villes. Non : ils avaient tout simplement reçu l'ordre d'avancer à une vitesse réduite afin de laisser une chance aux gens – aux « pauvres », comme les hauts responsables les avaient désignés – de s'échapper. Et, à vrai dire, ils ne se faisaient pas prier. Tout véhéments qu'ils étaient lorsqu'ils n'avaient à faire face qu'à une poignée de représentants de l'ordre – d'un *certain* ordre –, ils faisaient aujourd'hui moins les fiers, et détalait en laissant derrière eux ce qui leur tenait lieu d'affaires. Le campement sauvage que les dizaines de vagabonds,

mendiants et autres misérables occupaient, faute de mieux, depuis des semaines ne ressemblait déjà plus qu'à une plage de bitume crasseuse, piétinée par des ouvriers et leurs machines de guerre urbaines. Les couvertures et toiles de tentes, déjà fort sales, furent rendues complètement inutilisables, et un chien, dont le propriétaire, absent, n'avait pas pu défaire les liens, subit un bien triste sort. Mais peu importait cette saleté additionnelle : tout allait être bientôt repeint, refait à neuf. Et puis, les choses réduites en charpie ont beaucoup moins tendance à résister et à s'opposer à d'éventuels travaux.

Une fois la place libérée, les ouvriers, vaguement supervisés par quelques individus de grande stature portant d'impeccables costumes noirs, encadrèrent cet espace et dressèrent des barrières tout autour. Sur elles, on pouvait lire : « BIEN-TÔT, ICI : PARC DE RÉALITÉ VIRTUELLE WILLIAM-SAURIN ». À cette accroche s'ajoutait, en plus petit : « Je veux gagner une visite gratuite à l'inauguration. Je m'inscris, pas du tout contraint, sur parcws.fr. Je suis un gentil Français pas du tout infantilisé malgré toutes ces phrases écrites à la première personne, et je pense toujours par moi-même. »

L'un des sombres hommes d'affaires regarda fièrement ces barrières, dont les inscriptions se répétaient inlassablement tous les deux mètres cinquante. Les mains sur les hanches, il déclara, à l'attention d'un de ses comparses :

« Ah ! Ça rend bien, quand même ! Ça nous fera pas mal de pub.

— Il n'y a pas de fautes d'orthographe, j'espère ? s'enquit l'autre homme, un tantinet inquiet.

— J'sais pas. On a donné un peu trop de millions d'euros au mec chargé de choisir la couleur du texte et du fond. Après, on avait plus un rond pour le texte lui-même.

— Bon, on va supposer que tout va bien, alors.

— De toute façon, on s'en branle, de l'orthographe, non ?

— Ouais, t'as raison ; mes potes au collège disaient déjà que c'était un truc de végétariens.

— Haha ! Grave. »

Les deux hommes, finalement sur la même longueur d'onde, s'en allèrent, laissant les ouvriers faire ce pour quoi ils étaient payés, donnant vie à ce qui avait été planifié au cours de longues années d'études et de tergiversations.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi : les ouvriers œuvraient, cachés derrière les hautes barrières, et leurs supérieurs pénétraient de temps à autre dans l'enceinte, vérifiant que le fruit de leur argent prenait bien la bonne forme et que la transformation se déroulait au rythme prévu (voire un peu plus rapidement, si possible). Il est également probable qu'une certaine excitation les motivait ; de la fierté mêlée d'impatience, à l'idée d'être à la tête d'un nouveau jouet de modernité et de consommation.

Après un total de dix-sept jours de travaux étonnamment impeccables, la place fut inaugurée en grande pompe. Les barrières tombèrent autant de masques, et la place Marie-Curie devint officiellement le parc William-Saurin. Une horde de Français de tous bords, agrémentée de quelques touristes intrigués ou fort bien informés, attendait à ses abords dans une ambiance électrique. Les plus impatientes étaient de loin ceux qui avaient, grâce au site internet du parc, gagné le droit à une balade gratuite pour ce jour même. Trépignants, ils s'étaient concentrés près de ce qui était devenu l'entrée principale du parc et tentaient de se frayer un chemin pour avancer au plus près de l'action.

Soudain, une voix venant de haut-parleurs répartis généreusement autour du parc annonça de manière tonitruante :

« Bonjour à tous et bienvenue au tout nouveau parc de réalité virtuelle William-Saurin ! J'invite tous ceux qui ont

gagné une visite à s'avancer vers l'entrée "haricot". C'est celle ornée de globes lumineux beiges ! Je répète... »

Cette voix, sans accrocs dans sa diction, fluide et aux intonations répétitives et prévisibles, aurait pu passer pour synthétique, mais ne devait en réalité ces propriétés qu'à un long et coûteux processus de sélection.

Un employé détacha un épais cordon rouge près de l'entrée désignée, offrant ainsi gracieusement l'accès à une file d'attente, qui ne tarda d'ailleurs pas à se remplir, comme par un appel d'air, siphonnant la masse de curieux.

« Veuillez préparer votre billet ! » claironna la voix des haut-parleurs afin de ramener les étourdis dans le droit chemin.

Un couple, légèrement moins agité que la moyenne des gens présents, s'avancait dans la file au rythme imposé. Plus intrigués par ce qui se passait autour d'eux que par l'expérience qu'ils allaient vivre en avant-première dans le parc, les deux individus ne cessaient de tourner la tête à droite et à gauche, et discutaient aussi bas que le permettait le bruit environnant, peinant parfois pour se comprendre :

« C'est dingue, je ne pensais pas qu'il y aurait autant de monde, fit l'homme.

— Il y avait deux cents ou trois cents places à gagner, je crois. Plus les invités comme nous.

— Ah, OK. Mouarf. J'suis pas certain que ça soit trop mon délire, ces histoires de réalité virtuelle. Elle est bien gentille, ta cousine, mais bon...

— Même pas sûr que ça soit une question de gentillesse, à vrai dire. J'crois que si elle n'invite personne quand un projet de ce type de son mari abouti, elle a droit à des commentaires style "T'en as rien à foutre, de ce que je me tue à faire pour le bonheur de la société ? Je révolutionne la ville et tu ne veux le montrer à personne ?"

— Oh putain... Et là, c'est tombé sur nous ?

— Bah ouais.

— Boarf, ça sera p't' êt' sympa. On ne paye rien, et *a priori* on va passer un bon moment.

— Ouais. »

Entre temps, la file avait continué son avancée à un pas régulier, et le couple pouvait dorénavant percevoir les employés qui vérifiaient l'authenticité des tickets. Après quelques minutes, ce fut au tour de la personne située juste devant le couple.

« Oulah, comment ça se fait qu'il soit si petit, ce billet ? dit le plus grand des deux portiers présents en bout de file en avisant la feuille que le visiteur sortait de sa poche.

— Bah... J'ai découpé les pubs. Vous avez besoin que du code-barres, non ? J'avais les poches déjà bien pleines, et les deux tiers de la feuille, c'était des pubs pour des trucs contre la constipation ou je ne sais plus quoi... »

— Non mais attendez, intervint le second employé en s'avancant, l'air menaçant, vous savez lire, non ? Il est écrit quoi, ici ? dit-il en plaçant son doigt sur le billet.

— Bah... »

Le gardien, n'ayant manifestement jamais prévu de faire preuve de patience malgré sa question, y répondit presque immédiatement lui-même :

« “Ce document est à présenter dans son intégralité” ! Vous appelez ça de l'intégralité, vous ?

— Je ne pensais pas que ça incluait les pubs Dulcolax.

— Eh ben, i' se trouve que si. Vous croyez p't' êt' que ces entreprises payent pour que leurs belles publicités soient immédiatement découpées et jetées ? Pff... Bon, allez, dégagez ; il y a des gens honnêtes et respectables qui attendent, derrière vous.

— J'espère... » ajouta son collègue, plus bas.

L'homme, penaud, sembla entretenir un bref instant l'envie de protester, mais la carrure des portiers le dissuada bien vite, et il s'échappa de la file d'attente par une sorte de soupape ménagée en son flanc.

Le couple, pas franchement mis à son aise par ce spectacle, s'avança avec une attitude proche de la méfiance. L'homme tendit deux billets en adressant un « bonjour » morne aux gardiens encore un peu froissés. L'examen des billets sembla prendre une éternité, durant laquelle les deux gorilles fixèrent les deux feuilles ornées d'images de gélules laxatives sans dire un mot. Puis, l'air toujours soucieux, l'un des gardiens lu à haute voix les noms des invités : « Rémicia... Nebojsa... » Le dernier ainsi nommé, pendant ce temps, voyait son inquiétude grandir :

« Putain, je l'ai imprimé en noir et blanc ; vu le savon qu'ils viennent de passer au mec d'avant, p't'êt' que... pensa-t-il, ses yeux faisant des allers-retours – sans motivations particulières – entre les billets et le visage de celui qui les tenait.

Finalement, un boîtier fut brandi, et une bande de lumière rouge embrasa successivement les deux codes-barres en produisant autant de bips satisfaits. Le portier rendit les billets, et lâcha un « Bonne balade », non parce qu'il en ressentait l'envie ou le besoin, mais simplement parce qu'on lui avait intimé de le faire pour chaque visiteur.

« Pfiou, laissa échapper la femme, qui n'avait pourtant pas montré signe particulier d'inquiétude ou même d'agacement durant toute la scène.

— Tu m'le fais pas dire ! » renchérit son compagnon, qui, lui, avait soudainement l'impression de redécouvrir la nécessité de respirer.

Les deux visiteurs ne furent pas laissés seuls bien longtemps : deux hôtes – un homme et une femme, comme un

miroir réfléchissant le couple, mais avec de plus grands sourires – les accueillirent et les invitèrent à avancer vers une sorte de cabane faite de planches richement ornées. D'autres constructions similaires se dressaient à intervalles réguliers plus loin, sur une bonne partie de la largeur du parc.

« C'est p't' êt' là-dedans qu'il y a le matos de réalité virtuelle... » dit Nebojsa, autant pour lui-même que pour sa compagne.

L'hôtesse d'accueil, qui l'entendit, se retourna, et lui répondit tout en passant derrière le couple pour les inviter à rentrer dans le cabanon :

« Non, non ; ça, ça viendra plus tard. Ici, c'est la cabane à annonces prévisites.

— Hein ?

— Ce parc a coûté cher, vous savez. Pour le financer, nous avons mis en place un partenariat de business digital de marketing en interne avec des publicitaires digitaux de marketing en interne de digitalisation.

— Ce qui veut dire... ?

— Que tout visiteur, pour avoir droit à sa balade onirique, doit passer trois petites minutes de rien du tout dans l'une de ces jolies cabanes ! »

Les deux hôtes souriaient maintenant de toutes leurs dents, cherchant manifestement à rassurer le couple mais l'effrayant plus que toute autre chose. Cependant, les deux amoureux étaient maintenant pratiquement cernés et n'avaient guère d'autres choix que d'obtempérer. Et puis... .

« Maintenant qu'on est là, de toute façon... . On verra bien. » conclut un peu maladroitement Nebojsa.

Ils s'engagèrent donc dans la cabane, qui s'avéra étonnamment sombre. Plusieurs visiteurs étaient déjà installés, côte à côte, sur des chaises assez rudimentaires disposées sur le pourtour de la pièce. Les deux nouveaux venus prirent place

parmi ces inconnus, et attendirent quelques brèves minutes tandis que les sièges restants se remplissaient peu à peu. Ils ne manquèrent pas de profiter de ce temps pour observer le décor qui se trouvait autour d'eux. L'intérieur du cabanon contrastait nettement avec son apparence externe bucolique : il était principalement composé d'écrans démesurés – un pour chacun des quatre murs. Du centre du plafond pendait de volumineux hauts-parleurs.

Une transition brutale fit sursauter le couple comme un seul être. Il passa sans interlude de la contemplation intriguée à une démonstration pure et dure du mode de fonctionnement de la pièce :

« Vous vous trouvez trop gros ? rugirent les hauts-parleurs. Vous en avez marre d'être exclu de la société ? Alors n'attendez plus ! Souscrivez au programme Boufcool ! Car l'important, ce n'est pas votre ressenti, mais comment les autres vous perçoivent !

— Putain, sérieusement ? lança Nebojsa, dépité, en regardant d'un air abattu l'écran situé en face de lui et sur lequel des gens obèses montraient leur profond désarroi en se tenant l'abdomen.

Après un raccord silencieux d'à peine une demi-seconde, durant lequel les images publicitaires laissèrent place au logotype de l'annonceur sur un fond uni, la quiétude fut à nouveau déchirée par des hurlements :

« Vite ! Tartinez-vous de produits L'Oréal même si vous n'en ressentez pas fondamentalement le besoin ! Vous ne voudriez tout de même pas être exclus de la société, si ? »

Faisant écho à ces paroles, des images de demoiselles au physique quelconque pointées du doigt et victimes de moqueries silencieuses emplissaient les quatre écrans muraux.

« Mais putain, c'est n'importe quoi ! On ne s'entend même plus parler ! » cria Nebojsa, son indignation redoublant face à cet nouvel assaut publicitaire.

— Chhhhuuut ! lui fit une quinquagénaire, visiblement outrée. On entend plus les publicités, à cause de vous !

— Mais... Vous y prenez plaisir, ou quoi ? »

Un homme situé un peu plus loin, le visage plus aimable mais le regard apathique, sortit de son silence pour offrir une réponse à Nebojsa :

« Bah des fois, il y en a des marrantes ! ou des bien faites ! Ou bien, des fois, i' y a d'la musique à la mode ! T'aimes pas ça, la musique à la mode ? ... Non, oublie : par définition, tout le monde... »

L'inconnu ne termina jamais sa phrase. À la place, il éclata soudainement d'un rire perçant qui paraissait impossible à maîtriser. Devant l'air intrigué du couple, il parvint néanmoins, au prix de grands efforts de concentration, à tendre le bras. Il pointait l'écran qui leur faisait face, le désignant manifestement comme la source de cette brusque hilarité. Les images, sur fond de musique pop parlant de copulation, montraient un homme gras et barbu qui se faisait mordre l'arrière-train par un petit chien hargneux. Alors que le personnage se tordait d'une douleur assez adroitement simulée, les spectateurs, eux, se tordaient de rire, comme par mimétisme. Lorsque le chien abandonna sa proie et sorti de l'écran, un jeune homme en débardeur, les muscles des membres supérieurs saillants, apparut de l'autre côté et cracha copieusement sur le barbu, qui gisait à terre. Pour seule explication, l'assaillant déclara, d'une voix rendue assourdissante par les hauts-parleurs :

« Voilà on fait quoi à ceux-là qui ont de la culture ! Du coup au final, t'avais qu'à faire comme nous, sale gars avec du sens critique qui sait c'est comment qu'il faut parler ! »

Et une voix hors champ de conclure, non moins abruptement et mystérieusement :

« Déodorants Axe : parce que la culture, c'est un truc de transgenres, et c'est pas comme ça que vous allez tringler. Et vous *voulez* tringler, non ? »

Bien que réprimandé la fois précédente, Nebojsa ne put s'empêcher de s'exprimer de nouveau, quitte à s'exposer aux foudres des adeptes de cette publicité jugée si comique :

« Hein ? Attendez. . . Qu'est-ce que les transgenres viennent faire là-dedans ? »

Pour seule réponse, il dû cette fois-ci se contenter d'une moquerie absconse :

« Quoi ? Ça te gêne ? Pff. . . Haha ! Espèce de transgenre !

— Encore ? Sans déconner, pourquoi vous dites ça ?

— J'sais pas ; les gens les aiment pas et utilisent ça comme une insulte, donc je fais pareil, sinon j'vais être exclu et traité de transgenre.

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire d'être traité d'un truc aléatoire si vous ne comprenez même pas pourquoi les gens le font ? insista Nebojsa, sans vraiment savoir où cette argumentation allait le mener.

— Hahaha ! s'esclaffa l'inconnu. C'est bien un raisonnement de transgenre, ça !

— Mais arrêtez de dire ça dans toutes vos phrases, putain ! »

L'agitation née de cet échange commençait à attirer l'attention. Un autre homme apporta son grain de sable aux rouages d'une conversation qui était de toute manière condamnée depuis son commencement :

« Qu'est-ce qu'il y a ? C'est encore un de ces Bisounours qui trouvent qu'on ne devrait pas être transphobes ? »

Cette fois-ci, ce fut Rémicia qui ne put s'empêcher de s'exprimer. Se levant de son siège, elle cria par dessus les

publicités qui continuaient (« Bouffez des organes pour les fêtes, sinon vous allez passer pour des pauvres ! ») :

« Mais c'est n'importe quoi ! Il pourrait probablement trouver cent fois plus d'arguments que vous tous rassemblés ! Alors maintenant, dès qu'on dénonce un truc tout pourri, on est un Bisounours ?

— Oh putain, maintenant voilà sa copine la *social justice warrior*. . . »

Devant une telle absence de sens, Nebojsa comprit qu'il risquait de perdre son sang froid. En voyant de parfaits inconnus s'en prendre ainsi à sa compagne, il sentit ses articulations se crispier, prêtes – plus que son cerveau ne l'était – à en découdre.

La tension retomba pourtant soudainement, balayée par un raz-de-marée lumineux : une large porte avait été ouverte par les deux agents d'accueil qui les avaient précédemment invités à s'asseoir. Une bonne partie des convives se protégèrent les yeux de leur avant-bras, et un bref silence se fut.

« Merci pour votre patience ! Tout s'est bien passé ? Veuillez nous suivre ! »

La petite troupe se mit donc en marche. Une fois revenus au soleil et dans un certain calme, certains visiteurs entamèrent quelques conversations avec leurs voisins :

« Vous avez vu ces gens qui râlaient à cause des publicités ? Pff. . . Sans déconner, ils ont que ça à faire ? Ça ne fait de mal à personne ces pubs. Pis il y a plus grave, quand même, genre des guerres et tout. Pis faut bien financer le parc. . . Sérieux, moi, j'comprends pas ces gens. Ils essayent probablement de se rendre intéressants. C'est *des pubs*, sans déconner ; ça a toujours existé, pis c'est normal.

— Grave. Pis c'est utile : des fois, on découvre des trucs cools.

— Grave. »

Le couple, pas si éloigné que cela, entendait l'essentiel de cet échange, mais convint tacitement de ne plus réagir et attendit patiemment que le groupe arrive à sa destination, quelle qu'elle fut.

Ils pénétrèrent bientôt dans un nouveau bâtiment, d'apparence plus robuste et d'envergure plus importante que le précédent.

« Entrez, entrez ! On va vous confier les casques de réalité virtuelle.

— Quand même. . . maugréa Nebojsa, mais assez discrètement, inconsciemment apeuré à l'idée de passer une fois de plus pour un râleur au milieu de ces étrangers.

— Asseyez-vous, je vous prie ! Nos gestionnaires du matériel vous rejoindront très bientôt ! Pour patienter, vous pouvez consulter les sources d'information mises à votre disposition, sur les tabourets.

Nebojsa constata en effet que de nombreuses tablettes numériques étaient empilées, allumées, sur des tabourets intercalés çà et là entre les sièges. Intrigué, il se saisit de la plus proche, conscient qu'il risquait de le regretter. Et en effet, il ne lui fallut pas longtemps pour reposer l'engin avec dégoût : au contact de ses doigts, l'écran avait délivré une vidéo montrant un chat couronné d'un bonnet de père Noël et chevauchant une balançoire.

« De l'*information* ? » demanda-t-il à Rémicia, abasourdi. Elle ne put trouver meilleure explication qu'un haussement d'épaules compatissant.

Le tandem affronta donc cette nouvelle attente en observant les autres visiteurs. La plupart d'entre eux s'étaient emparés de ces fameuses tablettes, et gloussaient devant les félins facétieux. On pouvait lire dans les yeux de certains une excitation quasi sexuelle. Chacun semblait bien loin du monde

réel et de ses soucis, et ce avant même la balade virtuelle si ardemment promise.

L'orgie de visionnage oisif prit cependant rapidement fin, car les employés annoncés firent leur apparition. Sans plus attendre, ils ouvrirent cérémonieusement de grandes armoires et en tirèrent des ribambelles de casques tout neufs qui firent s'illuminer les yeux des visiteurs.

« Bon ! Bienvenue ! On va bientôt pouvoir commencer, entama une demoiselle guillerette en empoignant une grappe de casques. Vous avez tous vos Sony-Google ?

— Hein ? » fit Nebojsa à mi-voix.

Il regarda autour de lui et, voyant l'immobilité relative du groupe, n'eut pas l'impression que quiconque avait compris la question. L'hôtesse, ayant vaguement perçu l'interjection de Nebojsa, le regarda et précisa :

« Vos téléphones, quoi. Des trucs venant parfois de chez Sony et utilisant généralement un système pondu par Google. Des Sony-Google, quoi.

— ... C'est bizarre, d'appeler ça comme ça.

— Oui bah c'est bon, on se comprend, quoi », rétorqua l'employée, qui commençait à manifester une certaine impatience malgré sa jovialité initiale.

Les autres visiteurs, ne voulant probablement pas sembler dépassés par l'époque ou la situation, prirent le parti de l'hôtesse, comme par automatisme :

« Ouais, on se comprend ! Vous devez vraiment être maniaques, pour chipoter comme ça... »

Un autre employé, tout autant soucieux que sa collègue de faire avancer les opérations, demanda d'une voix grave :

« Vous avez tous bien installé notre application ? »

Une cacophonie majoritairement approbative lui répondit.

« Très bien. Vous pouvez la démarrer, maintenant. »

Nebojsa et Rémicia, de même que les visiteurs qui les accompagnaient, s'exécutèrent. Une poignée de secondes plus tard, Nebojsa lança un juron en constatant qu'une publicité d'une durée annoncée d'une vingtaine de secondes s'imposait à quiconque souhaitait voir ce que cette mystérieuse application avait à proposer. Le couple passa la majeure partie de ces vingt seconds à observer une nouvelle fois les autres visiteurs, qui étaient absorbés par les images qui leur étaient fournies, le visage souriant ramené à quelques centimètres des petits écrans.

Les vingt secondes écoulées, Nebojsa vit ses espoirs sombrer de nouveau, écrasés par des boîtes de dialogue le suppliant d'octroyer à l'application de nombreux droits d'accès à des données plus ou moins personnelles relatives au téléphone.

« Vous avez vraiment besoin de tout ça ? » fit Nebojsa, agacé, en montrant l'écran de son téléphone aux deux hôtes mais sans véritablement espérer de réponse.

Une réponse vint tout de même, mais elle provenait d'un banal visiteur, qui se tenait derrière le couple. Il lança d'une voix criarde :

« Bah quoi ? C'est normal, non ? Tu voudrais quand même pas qu'ils te refilent des pubs *pas adaptées à tes goûts et à tes besoins*, si ? »

Nebojsa était encore en train de tenter de comprendre la logique de ces propos quand un autre inconnu renchérit :

« Haha, j'avoue ! Je ne comprendrai jamais ces gens qui abaissent leur niveau de vie en refusant de confier leurs données aux gens. Ils les utilisent pour votre bien, vous savez : pour proposer de meilleurs services, et tout ! Pis ce sont des entreprises sérieuses ; ils savent ce qu'ils font, hein ! »

Nebojsa n'avait aucune envie de rentrer dans de tels débats et n'adressa la question suivante qu'à lui-même, marmonnant :

« Qu'est-ce que ça va faire, si je refuse tout ? »

Liant la parole au geste expérimental, il rejeta tour à tour l'intégralité des demandes de permissions. L'hôtesse, dont l'attention avait été attirée par les échanges des visiteurs, s'était rapprochée tout en confiant un casque à chacun, et fournit à Nebojsa une explication qu'il aurait préféré ne pas entendre :

« Ça ne fera rien de particulier, je crois ; cette application sert principalement à gérer la pub dans le parc. Mais comme vous l'ont expliqué vos camarades, vous risquez de vous retrouver avec un service moins adapté si vous refusez de collaborer.

— Dans quel monde “service” veut-il dire “publicités” ? râla Nebojsa, à présent foncièrement énervé.

— Dans tous ceux que je connais. » répondit platement l'hôtesse en vissant promptement un de ses casques chromés sur la tête de l'homme, comme pour le faire taire en lui offrant un jouet hors de prix.

Bientôt, chacun fut équipé du fameux casque et se retrouva cerné par l'image d'une salle entièrement blanche coïncidant avec le bâtiment réel dans lequel se trouvaient alors les visiteurs. La pièce était vide, abstraction faite de...

« C'est quoi, ces saucisses ? demande presque immédiatement Rémicia, avec dans la voix quelque chose que l'on aurait quasiment pu interpréter comme de l'effroi.

— Il nous fallait un moyen simple de représenter les autres visiteurs, pour éviter les collisions. Puisqu'il n'est pas raisonnablement envisageable de modéliser fidèlement chaque personne sans données adaptées, et puisqu'il s'agit du parc William-Saurin, nous avons opté pour ces saucisses. »

Personne ne trouva de commentaire pertinent à faire face à ces explications, et la balade à proprement parler put enfin commencer.

« Bon, allons-y ! » fit l'hôtesse en ouvrant grand les portes pour inviter le groupe à s'aventurer au-dehors.

L'équivalent virtuel des portes, dans chacun des casques, s'ouvrit tout autant, laissant voir le décor aussi paradisiaque qu'artificiel qui s'étendait au-delà.

S'ensuivit une heure de liberté dans une plaine verdoyante et fleurie nouvellement peuplée de saucisses qui déambulaient joyeusement. Quelques reliefs bien réels avaient été ménagés dans l'ancienne place Marie-Curie et trouvaient des échos dans le parc virtuel. Ainsi, des cours d'eau étincelants glissaient le long de douces collines, et il devenait possible d'obtenir une meilleure vue des environs en se plaçant à quelques endroits stratégiques. Le temps qu'il faisait pouvait bien entendu être contrôlé par l'équipe du parc, et les visiteurs avaient l'assurance de profiter d'un soleil radieux même si des averses venaient s'abattre sur eux dans le monde réel.

Nebojsa et Rémicia étaient bien décidés, après toutes ces épreuves, à tirer le meilleur de cette heure de promenade. D'un pas rapide, ils partirent là où leurs envies les plus immédiates les guidaient. Bien vite, un paramètre important s'immisça dans ces choix :

« Putain, j'y crois pas : des panneaux publicitaires virtuels. »

En effet, de larges panneaux rectangulaires perforaient l'horizon ici et là, ou surgissaient au détour d'un chemin, entre des arbres.

« Putain, ça bouge, en plus, ajouta Nebojsa en constatant que certains des panneaux étaient animés.

— Je crois que celui qui est là-bas fait du bruit, aussi, remarqua Rémicia, atterrée.

— Bon, on va esquiver ces trucs autant que possible.

— Cela va sans dire... »

Après quelques minutes d'une sorte de slalom – l'inverse d'une chasse au trésor, pourrait-on dire – au sein du parc, le couple, ayant le sentiment d'avoir remporté une victoire contre leurs oppresseurs, commença à retrouver le sourire. Cependant, lorsque la barre du quart d'heure de balade fut atteinte...

« Aaaaah !! fit soudainement Nebojsa.

— Hm? Qu'est-ce qu'il y aaAAAH !! »

Un bandeau publicitaire venait de faire son apparition, non dans le parc à proprement parler mais dans la partie inférieure du champ de vision des visiteurs.

« Comment on dégage ce truc? demanda Nebojsa, se tournant vers sa compagne bien que cela ne lui permit de voir qu'une saucisse en train de se débattre, aux prises avec le même ennemi que lui.

— J'crois qu'il faut regarder la croix et cligner des yeux, ou une connerie de ce genre... Ah, voilà, répondit la saucisse, visiblement satisfaite et libérée de son agresseur invisible.

— Ah, cool. Merci. »

Ces cris et cette bataille se répétèrent hélas, quoiqu'un peu plus brièvement, à la demi-heure de promenade, ainsi qu'à un quart d'heure de son terme. Nebojsa eut ainsi successivement droit à des bandeaux vantant les mérites d'une pommade pour contusions, d'une voiture et d'une marque de café.

« T'as eu quoi, toi? ne put-il s'empêcher de demander, motivé par une curiosité malsaine venue de Dieu savait où.

— Des trucs genre “Vous êtes une maman? Alors faites-vous vite péter le bide avec nos barres chocolatées, sinon vous n'aurez pas l'énergie nécessaire pour aller chercher vos marmots à l'école”, en gros.

— Ah ouais, quand même.

— Comme tu dis. J'aurais dû faire comme toi et envoyer bouler leur appli. Les pubs hors-sujet, c'est parfois moins exaspérant. »

À dix minutes de la fin du temps imparti, chaque visiteur pu voir une large ligne rouge s'imprimer sur le sol, comme un tapis. Cependant, ce tapis rouge n'avait pas pour vocation de les accueillir, mais au contraire d'aider chacun à quitter le parc dans des délais raisonnables afin de laisser la place aux futurs visiteurs. Un message préenregistré fut diffusé dans les casques des personnes concernées, afin de clarifier la situation.

Suivant avec obéissance le tracé suggéré, Rémicia aperçu à mi-parcours une jolie petite cascade sur sa gauche.

« Hé! On peut aller voir là-bas si on se dépêche un peu, non? Ça a l'air sympa, suggéra-t-elle en pointant la chute d'eau du doigt.

— OK. »

Les deux acolytes quittèrent donc le sentier rouge et commencèrent à trotter en direction de leur cible. Ils durent néanmoins rapidement renoncer à leur escapade :

« BUUUUUP! Veuillez vous diriger vers la sortie en suivant la ligne rouge! BUUUUUP! Veuillez... claironnèrent leurs casques.

— Putain! cria Nebojsa par-dessus ce raffut.

— Tu as beaucoup dit "putain", aujourd'hui, remarqua Rémicia, passablement amusée bien que déçue d'être ainsi limitée dans ses mouvements.

— Putain. Tu parles d'un parc! Je me suis rarement senti aussi enfermé que pendant cette heure.

— Ouais... »

Guidée comme elle l'était, la paire ne tarda pas à arriver en vue du bâtiment dont elle était partie. Une fraction des autres visiteurs y était déjà amassée, causant une sorte d'embouteillage qui se distinguait de ses homologues routiers par

l'enthousiasme qui se dégageait du groupe. Chacun partageait ses expériences et décrivait les trouvailles qu'il avait pu faire entre les panneaux publicitaires.

Le groupe finit par être entièrement reconstitué dans la petite bâtisse, où les deux hôtes attendaient. L'étape suivante consistait tout naturellement à rendre le matériel, pendant que les employés dispensaient diverses formules de politesse visant à recueillir d'éventuels commentaires ou remarques sur la balade et le parc. À peine Nebojsa et Rémicia eurent-ils retiré leur casque, cependant, que des voix agitées provenant de l'extérieur attirèrent leur attention. Les hôtes, ayant eux aussi remarqué ce raffut, se dirigèrent l'air intrigué vers la porte par laquelle les visiteurs avaient fait leur retour. Ils n'eurent toutefois ni le temps ni le besoin de l'ouvrir pour voir ce qu'il se passait : un autre employé, de toute évidence d'un niveau hiérarchique supérieur, s'en chargea à leur place depuis l'extérieur et cria, la panique inscrite en long et en large sur son visage bouffi :

« C'EST LES PAUVRES ! ILS ONT ENVAHI LE PARC POUR SE VENGER DE L'EXPULSION ! ILS SONT PART. . . AAAAH !! »

L'homme perdit ses mots, secoué par un petit être crasseux qui était apparu derrière lui. L'agresseur ne semblait pas si robuste que ça, et on était en droit de se demander ce qui, des secousses, de l'odeur ou de la saleté, était à l'origine des cris de l'employé du parc.

Effrayés peut-être plus par l'incongruité de la situation que par un danger éventuel, le groupe de visiteurs montra, comme traversé par une vague de courant électrique, une volonté évidente de s'extraire de la pièce par l'entrée opposée.

La cohue devint alors invraisemblable, notamment à cause du fait que des manifestants nécessaires semaient également la terreur de ce côté-ci, près de l'entrée du parc – qui était, à cet instant précis, surtout perçue comme une sortie, et vers

laquelle les badauds se ruaiant en masse. Certains, dans la précipitation et l'ivresse due à la virtualité, n'avaient pas pris le temps de retirer leur casque. Les miséreux et les fuyards n'ayant pas nécessairement un avatar-saucisse dans le reflet numérique du parc, ce qui devait arriver arriva :

« Aïe ! fit un visiteur casqué en heurtant de plein fouet un loqueteux qui brandissait une pancarte à la revendication à peine déchiffrable.

— Wowowowowoo. . . ! Faites un peu gaffe, pétard ! protesta le manifestant à travers sa bouche édentée.

— Mais. . . Putain, i' y avait pas d'saucisse !

— Hein ? »

Pendant ce temps, Nebojsa et Rémicia, qui ne pouvaient se permettre le luxe d'inclure cette altercation dans leurs préoccupations du moment, avaient atteint à grandes foulées la sortie du parc, encore encombrée par un certain nombre de curieux mais plus pour les mêmes raisons que deux heures auparavant.

Les deux fugitifs, qui tentaient de s'éloigner autant des manifestants que des autres visiteurs et du parc lui-même, ne ralentirent le pas que lorsqu'une distance notable fut interposée entre eux et tout ceci. Apaisés, ils purent alors de nouveau prendre le temps de se parler :

« Pfiou. . . Bon, allez, on rentre, soupira Nebojsa.

— Yep.

— On fait quoi, ce soir, au fait ? T'as une idée ? »

Rémicia réfléchit un bref instant, le menton légèrement relevé, puis lança avec conviction :

« On regarde un film de science-fiction ? Je crois que j'ai vu assez de réalité pour un bon bout de temps. . . »

*
* *

Ci-après, quelques notes supplémentaires sur ce texte.

Cette histoire de « parc William-Saurin » fait bien entendu écho à toutes ces atrocités du type « Ligue 1 Conforama » (et j'ai même découvert que la seconde division portait elle le nom de Domino's pizza) ou « AccorHotels Arena ». Apparemment, Madrid a eu une ligne de métro « Vodafone » pendant un moment. . .

Je n'ai rien, en soi, contre la réalité virtuelle, mais ça me fait quand même marrer qu'on paye une blinde pour s'évader de ce monde dans lequel des gens crèvent de faim dans les rues jusque dans notre propre pays. Cela m'a donné des points d'ancrage autour desquels a pu s'articuler cette pseudo-histoire.

Parmi les choses qui m'ont choqué par le passé et qui ont eu une légère répercussion sur ce qui est raconté ici, il y a les publicités pour Kinder Country, le désignant comme « le kinder officiel des mamans » en montrant une humaine qui court partout pour récupérer ses gosses à l'école, etc. Comme si les hommes devaient naturellement se toucher la nouille au lieu de s'occuper de quoi que ce soit. Et puis, je trouvais ça bizarre de ne viser que la moitié de la population avec une campagne qui a probablement coûté une blinde, mais c'est un autre problème.

Autre fait : une humaine au contrôle de sécurité d'un aéroport m'a demandé si dans mes bagages se trouvait « un iPad » plutôt que de faire référence aux tablettes dans leur ensemble. J'ai eu l'impression qu'un gros complot mondial essayait de me fourrer des noms de produits dans le crâne en toutes occasions. . .

Concernant les billets avec des publicités et la mention stipulant qu'ils doivent être présentés dans leur intégralité, cela se fait pour des concerts. Je ne sais pas si on risque de se faire engueuler si on les découpe, mais les gens n'osent souvent pas le faire dans le doute, donc c'est tout comme.

L'histoire des vidéos de chats présentées comme une source d'information pourra sembler grotesque, mais le fait est là : les informations sérieuses sont de plus en plus rares, et les émissions télévisés, en particulier, se transforment peu à peu. Ainsi, l'émission sportive Tout le sport, sur France 3, est complètement partie en vrille quand son présentateur historique a pris sa retraite. Maintenant, elle est remplie à moitié de choses humoristiques douteuses, et on a pu y voir – devinez quoi – des vidéos de chats.

À propos de télévision, je suis également assez remonté contre France Télévisions, qui a donné de faux espoirs en disant aux gens qu'ils allaient retirer les publicités sur certaines tranches horaires et les ont remplacées en partie par des choses abrutissantes comme des clips vidéos de chanteuses qui m'horripilent, le tout en rallongeant ces vides pour faire commencer leurs programmes plus tard. Il est maintenant parfois impossible de voir le début d'un film d'Arte si mes parents regardent Plus Belle la Vie jusqu'au bout.

En vrac, la vie réelle contient également des pubs présentées comme des « annonces », des pratiques dégueulasses justifiées par une « amélioration de la qualité des services », des gens qui disent « on se comprend » après que j'ai perdu cinq minutes à déchiffrer leurs paroles, ou des foules qui n'osent rien dire quand elles sont d'accord avec moi par peur du regard d'autrui. Au fond, je n'ai pas inventé grand chose. Hélas.

Globalement, ça me fait flipper que sous prétexte qu'il faut financer tel ou tel truc, on tolère des pratiques de plus en plus invasives et abrutissantes, en ne fixant que rarement des limites précises. Il y a quelques années, je n'aurais probablement pas cru qu'un jour des rames du tramway lyonnais seraient couvertes de grandes publicités. C'est un peu la double peine, étant donné qu'on paye déjà pour effectuer les trajets.

Concernant les traits d'union à « place Marie-Curie » ou « parc William-Saurin », c'est juste qu'il faut normalement en foutre partout dans les noms de rues, etc., sauf après l'article initial s'il y en a un. Il existe d'ailleurs apparemment un « square Marie-Curie » à Paris.

Pour une fois, je n'ai pas trop galéré pour trouver un titre. Je ne pouvais pas vraiment mettre « réalité virtuelle » en entier, car cette dernière n'est ici qu'un prétexte et non le centre réel de mes plaintes. De plus, me contenter de « réalité » soulignait le fait que c'est quasiment comme ceci que je perçois le monde, certains jours. Il y a quelque chose de dystopique dans chaque société et à chaque époque, et c'est sur certains de ces aspects que je voulais mettre le doigt, même si mon but premier était de passer mes nerfs.